

Concerts-Colonne

Samedi 5 mars. — Festival Beethoven, et si le programme n'avait comporté que la *Première Symphonie* et la *Pastorale*, je devrais me borner à redire combien de telles œuvres atteignent, par M. Paul Paray et son orchestre, une netteté et une vigueur d'interprétation que couronne le succès le plus légitime. Mais il y eut, en outre, le *Concerto en mi bémol* pour piano et orchestre ; et, si fréquemment que ce Concerto soit exécuté, les difficultés qu'il traverse et résout sont si multiples et si complexes que, le plus souvent, nous avons l'impression de ne recevoir de lui qu'une image appauvrie et trébuchante. Or, cette fois, ce fut tout le contraire qui advint. Entre le soliste Rudolf Serkin et l'ensemble instrumental dirigé par Paul Paray, il y eut une décisive alliance de tous les instants, un dialogue puissant, magiquement souverain, que venaient çà et là interrompre la pureté d'un chant de solitude ou la plénitude d'une magnificence chorale. Je n'avais jamais entendu M. Serkin ; mais je puis dire que, depuis les jours déjà lointains où la profondeur et l'éclat de ce Concerto et les délicatesses de ses soudaines ombres me furent révélés, inoubliablement, par Paderewski, avec, de même, la collaboration de l'Orchestre Colonne, nulle traduction ne m'avait paru autant que celle-ci se rapprocher d'un tel souvenir et rejoindre le plus authentique sens des pages insignes.

Claude ALTOMONT.

Dimanche 6 mars. — M. Wilhelm Backhaus joue du Beethoven chez Colonne, et l'on assiège les portes pour applaudir le noble interprète des *Sonates* et des *Concertos*. La plupart admirent de confiance un homme qui, de toute évidence, ne joue pas pour eux. Pour qui, on ne le sait. Il y avait, dans le jeu de M. Backhaus, une sorte de concession, de désinvolture un peu résignée, de soumission à l'évident triomphe. Certes, le style demeure d'une pureté et d'une justesse qui confondent, et l'éclat des sonorités n'a d'égal que le chantant miraculeux du phrasé ; cependant, ce n'était que le *Concerto en sol*, quand il y a le *Concerto en mi bémol* ou celui en *do mineur*, que M. Backhaus lui-même ne peut parvenir à élever à la dignité des vraies œuvres beethoveniennes ; cependant, ce n'étaient que de petites *Études* de Chopin, la *Berceuse* et un *Scherzo*, auxquels les doigts d'un familier de Beethoven et de Schubert font un traitement trop rude.

Nous douterons d'ailleurs que le programme ait répondu à des exigences relevant exclusivement de la musique. S'attaquer à des transcriptions, et combien plates, du *Moment Musical* ou du *Menuet* de Schubert, que toutes les menottes d'enfants épèlèrent, c'est une tâche indigne d'un orchestre comme celui de M. Paray.

Le concert, qui commençait par l'*Ouverture brillante* de Weber, se terminait par les *Préludes* de Liszt.

Michel-Léon HIRSCH.

Concerts-Lamoureux

Samedi 5 mars. — Le public — le fait est remarquable — a très favorablement accueilli un programme entièrement composé soit de premières auditions, ce qui ne préjuge pas de la date de naissance de l'œuvre interprétée, soit d'œuvres encore peu connues. L'initiative d'Eugène Bigot rencontre donc un succès qui est la meilleure réplique à l'excuse habituelle qu'ont nos orchestres symphoniques de ne pas sortir d'un cercle très restreint d'ouvrages.

Il est vrai qu'Eugène Bigot a eu là la main fort heureuse, la musique qu'André Lavagne, élève de Roger-Ducasse et de Samuel-Rousseau, second Grand Prix de Rome de l'an dernier, a écrite sur les vers de *Nox* (Leconte de Lisle) est d'une rare qualité. Ce très jeune compositeur a des idées, beaucoup d'idées, et sait en tirer un heureux parti. Des trois strophes de *Nox*, il a fait une sorte de triptyque dont

chaque volet a l'unité d'une vision. C'est d'abord la molle vapeur qui efface les chemins, la lune qui baigne les noirs feuillages, puis c'est la haute forêt qui gémit, enfin c'est la montée vers les étoiles... En chacun de ces tableaux, André Lavagne exprime non seulement un don particulier de la vie et de la couleur, mais aussi un don élevé d'émotion pure. Une orchestration habile souligne, sans jamais l'écraser, le dessin mélodique. L'ampleur du crescendo de la troisième strophe, la longue phrase apaisée qui la clôt sont des moments de réelle beauté. *Nox* a été fort bien chanté par M^{lle} Ariane Herbin.

Nous avons aimé également le premier mouvement de la *Symphonie pyrénéenne* de Pierre Kunc, que couronna, en 1913, la Société des Compositeurs. Sans avoir l'accent de la *Symphonie cévenole* de d'Indy, cette pyrénéenne séduit par son équilibre, le charme agreste des thèmes, l'excellente division des masses orchestrales. C'est de la musique écrite avec sincérité, avec le respect du métier, et d'un cœur chaleureux.

En première audition enfin, une *Suite bretonne* de Ladmirault dont on nous avertit qu'elle ne contient aucun air populaire et qui, de fait, n'apparaît pas très spécifiquement bretonnante. Elle sonne bien d'ailleurs, mais paraît écrite pour un ballet et semble appeler des danseurs et un décor.

Si l'espace nous était moins mesuré, nous dirions volontiers tout le plaisir que nous avons éprouvé à réentendre les *Trois Danses* pour orchestre (la première surtout) de Duruflé et les *Trois Duos* pour voix de femmes (dont le troisième en vocalises) de G. Dandelot, excellemment chantés par M^{mes} Delprat et Cernay, *Thème varié* pour alto — admirablement joué par M. Ladhuie — de Georges Hüe, enfin le *Concerto* pour hautbois, clarinette et basson de Noël Gallon, interprété à ravir par MM. Deschamps, Lefebvre et Grandmaison.

Dimanche 6 mars. — Retour à la *Symphonie Fantastique*, à l'*Apprenti Sorcier* dont Eugène Bigot donne de fort belles exécutions. Une jeune et accorte cantatrice, M^{me} A. Hauth, interprète d'une voix agréable et aisée l'air d'Agathe du *Freischütz*. Une pianiste de très haute valeur, M^{me} Durand-Texte, joue, en un style dynamique nuancé, sûr — et dans une très belle sonorité — la difficile *Danse Macabre* de Liszt, à l'exécution de laquelle bien peu de pianistes osent se hasarder. Succès éclatant.

Roger VINTEUIL.

Dans le compte rendu du concert du 6 février, notre rédacteur a relaté que la *Pastorale* avait été exécutée « alors que le *Guide du Concert* avait annoncé l'*Héroïque* ». La direction du *Guide du Concert* nous fait remarquer que la même annonce avait été faite par le *Ménestrel*, le 4 février. Nous lui en donnons acte d'autant plus volontiers que nos programmes de concerts sont établis d'après la publication si documentée que M. Bender dirige. C'est un hommage rendu par le *Ménestrel* au *Guide du Concert*, lequel ne peut être évidemment tenu pour responsable, pas plus que le *Ménestrel*, des modifications qui surviennent au dernier moment.

Concerts-Pasdeloup

Samedi 5 mars. — M^{me} Eïdé Noréna occupait pour une grande part le programme de ce concert. Après avoir chanté l'Air des Oiseaux de *La Création* (Haydn) et la mélodie *Oh, Quand je dors* de Liszt avec le souple accompagnement de l'orchestre dirigé par M. Wolff, ce furent les lieder de Schubert avec accompagnement de piano.

Nous ne sommes pas très friands de la déformation qui fait d'un concert symphonique le théâtre d'un récital de chant. Bien que le talent de l'artiste en détermine parfois la réussite, le principe en lui-même est une erreur. Disons tout de suite que M^{me} Noréna a remporté le plus vif succès.

CONCERTS DIVERS

Entre temps, nous avons entendu le *Concerto Grosso* n° 1 de Corelli, le *Children's Corner* de Debussy et, en première audition, *Oiseaux de Nuit*, poème symphonique de Francis de Bourguignon. Le sujet s'apparente directement aux créations de M. Honegger intitulées *Pacific 231* et *Rugby*. L'auteur s'attache à traduire l'épouvante suscitée par un bombardement nocturne; cela nous vaut les ronflements des moteurs d'avions, le clairon, la sirène d'alarme, la course aux abris, le sifflement des obus et autres réminiscences désagréables que l'auteur a su traduire avec un talent très réaliste et une orchestration ingénieuse.

Le concert prenait fin avec l'admirable *Tragédie de Salomé* de Florent Schmitt, qui témoigne d'un idéal artistique autrement séduisant.

R. F.

Dimanche 6 mars. — C'est la Classe de Danse du Conservatoire (dirigée par M^{me} Chasles) qui formait l'agrément de ce concert. Tourbillonnements de mousselines pâles, de guirlandes fleuries, entrechats esquissés avec plus d'application que de virtuosité, au cours de cette séance placée sous le signe de la jeunesse. Grand succès pour les *Valses* et *Rondos* de Schubert et surtout pour *Féerie*, divertissement écrit par M. Marcel Tournier, d'une plume élégante et fine, et dans lequel l'auteur a su faire dialoguer la harpe (excellent solo de M. Jamet) et l'orchestre de ravissante façon. M. Albert Wolff était au pupitre, guidant avec une attentive et musicale bienveillance les premiers pas, hors de l'école, de ces petites ballerines.

D. B.

Orchestre Symphonique de Paris

Dimanche 6 Mars. — Grand succès pour les duettistes Clovis-Steele, et pourtant quel art peut être plus mou, plus facile et inconsistant que le leur! Qu'ils interprètent Mozart, Milhaud ou des negro spirituals, leur style ne varie pas. Seule intervient la difficulté de chanter juste, et, lorsqu'ils s'attaquent à Darius Milhaud, c'est un désastre.

Après l'Ouverture de *Manfred*, bien exécutée sous la direction de M. Morel, ce fut le charmant *Cydalise et le Chèvre-pied* de Pierné, dont la délicate fraîcheur est un perpétuel enchantement. L'excellent pianiste Uninsky a triomphé avec élégance du difficile *Concerto en si bémol mineur* de Tchaïkowsky. Pour finir, la deuxième Suite de *Daphnis et Chloé*.

R.F.

Concerts Poulet

Samedi 5 mars. — M. Cloez a bien fait de présenter à une salle de concerts *Feu* de M. Henry Barraud. L'œuvre est remarquable et atteste les dons les plus précieux de sensibilité et de style. L'orchestre et les chœurs y sont traités de main de maître, d'une main qui a été guidée peut-être par celle de M. Florent Schmitt, et il y a de plus mauvais exemples! La couleur, la vie, la passion s'y donnent rendez-vous. Nous savions déjà des morceaux robustes, tourmentés, attachants, de M. Henry Barraud; celui-là enrichira d'un nouveau fleuron la couronne de l'un des plus dévoués parmi les jeunes musiciens de ce temps.

Le Quatuor de saxophones Mule remporta un succès personnel dans *Thème et Variations* de Glazounoff, d'une séduction bien artificielle, et *Introduction et Variations* de Gabriel Pierné.

Le programme comportait encore *La Mer* de Debussy, intelligemment jouée, et la *Deuxième Symphonie* de M. Maurice Emmanuel.

Michel-Léon HIRSCH.

Voir à la 3^e page de la couverture les Programmes des Concerts.

Cinq centième Concert de l'Orchestre National. — Il y a quatre ans, la fondation de l'Orchestre National souleva des protestations véhémentes, dont la plupart étaient intéressées. A ce moment, *le Ménestrel* a défendu le principe, mis en application depuis longtemps dans maints grands pays étrangers, de la création d'un grand groupement symphonique permanent, destiné à assurer les émissions symphoniques et lyriques de la Radio en s'imposant toutes les répétitions nécessaires. Les débuts de l'Orchestre National ont été éclatants. Puis, les critiques, les intrigues avouées ou sourdes auxquelles sa création avait donné naissance, ont contribué ensuite à susciter quelques flottements momentanés. Tout est rentré dans l'ordre, et, à l'occasion du cinq centième concert donné Salle Gaveau, ce fut une grande joie pour tous ceux qui, dès l'origine, avaient chaleureusement applaudi à cette initiative, de constater que la Radio française se trouve désormais en possession d'un instrument merveilleux, non seulement par la haute valeur individuelle des éléments qui le constituent, mais par la cohésion magnifique qu'il a acquise. Ce concert fut un triomphe pour l'Orchestre National et pour M. D.-E. Inghelbrecht, son infatigable et intelligent animateur.

La séance comportait deux parties. La première, consacrée à Maurice Ravel, comprenait la *Rapsodie espagnole*, l'*Introduction et Allegro* pour harpe (où M^{me} Micheline Kahn fut une soliste incomparable) et d'importants fragments de *Daphnis et Chloé*. L'exécution fut hors de pair, mettant en valeur le caractère tour à tour lancinant et frénétique des quatre mouvements de la *Rapsodie*, le lyrisme et la puissance dynamique de *Daphnis*, le chef-d'œuvre de Ravel. M. Inghelbrecht en donna l'interprétation la plus compréhensive avec une superbe autorité.

La seconde moitié du programme était consacrée à deux œuvres maîtresses de M. Igor Strawinsky, que dirigeait l'auteur en personne. *Jeu de Cartes*, donné en première audition publique, constitue l'une des plus complètes réussites de l'illustre auteur de *Pétrouchka*. C'est un ballet, représenté il y a un peu moins d'un an sur la scène du Metropolitan Opera de New-York, qui décrit une partie de cartes « en trois donnes », dont les personnages sont les maîtresses cartes du poker. Leur jeu est compliqué par les astuces perfides du joker, que sa faculté de se substituer à la carte désirée rend invulnérable. La partie s'engage en soulignant le rôle prépondérant du joker, se développe par d'amusantes variations des quatre reines et ensuite du valet de cœur, puis donne lieu à un homérique combat entre les piques et les cœurs. Ces derniers triomphent.

La spirituelle fertilité d'invention rythmique et thématique, l'ingéniosité dans les développements, toujours concis, et dans les oppositions, toujours savoureuses, l'habileté de l'instrumentation tiennent vraiment du prodige. Jamais M. Strawinsky n'a témoigné d'une maîtrise supérieure. L'œuvre a été aux nues. Elle le méritait.

La *Symphonie de Psaumes* terminait la séance. Cette composition chorale de grand style, formée de la juxtaposition de trois psaumes et dont le développement s'inspire du plan de la symphonie classique, oppose aux masses chorales un orchestre excluant violons, altos et clarinettes, mais avec adjonction de deux pianos. Le Prélude (exprimant l'appel des pêcheurs à la miséricorde divine), a quelque chose de saisissant, ainsi que la double fugue (extériorisant la reconnaissance de la grâce reçue), surtout dans son développement instrumental. Mais l'*Allegro* symphonique final (hymne de louange et de gloire) semble toujours un peu déconcertant par la répétition obstinée et à la longue indiscrete d'un dessin immuable, qui tend à muer un peu l'extase en hébétude.

La Chorale Félix Raugel, la fidèle auxiliaire de l'Orchestre National, fut, elle aussi, à l'honneur, et ce fut justice.

Paul BERTRAND.